

Centenaire 1914-1918

Alors que le monde entier commémore le centenaire de la Première guerre mondiale, le **Journal de Mayotte** vous propose de (re)découvrir le conflit comme l'ont vécu nos ancêtres de l'océan Indien. C'était chez nous, il y a 100 ans

mis en ligne en août 2014:

<http://lejournaldemayotte.com/une/il-y-a-100-ans-la-premiere-guerre-mondiale-dans-locean-indien>

1er épisode : Vivre à Mayotte en 1914, province de la colonie de Madagascar



Le quai de Petite-Terre à Dzaoudzi au début du 20e siècle

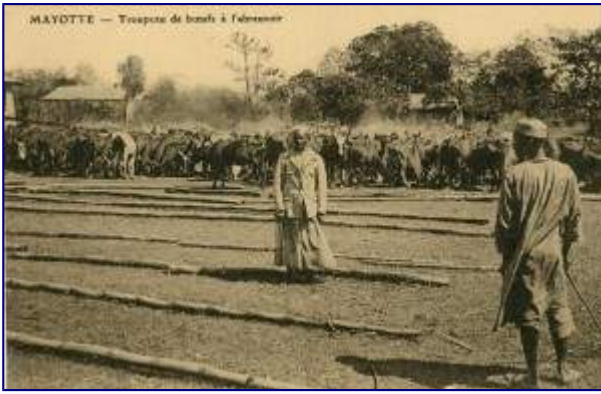
(Crédits photo: Archives départementales de Mayotte, Tous droits réservés. ADM 1Fi 171)

A Mayotte, la vie quotidienne en 1914 est bien difficile à imaginer tant elle est éloignée de notre quotidien, 100 ans plus tard. L'île abrite probablement moins de 10.000 habitants (212.000 officiellement en 2013) et s'est déjà transformée. Des voies de communication ont été dessinées, la nature difficile a été domptée, Mayotte est devenue une colonie agricole.

Alors que l'administration et les premiers colons (Européens mais surtout descendants de Réunionnais) se sont installés sur Petite-Terre, depuis quelques décennies, certains vivent dans leur plantation. Quelques-unes des belles vallées qui bordent le littoral de Grande-Terre se sont couvertes de cocoteraies, de plantations de café mais surtout de cannes à sucre.

Mayotte couverte de plantations

Autour des vastes champs de cannes, la vie s'est organisée. C'est le cas à Combani, où l'ensemble formé par la maison de maître, les maisons d'employés, l'usine à sucre, la distillerie, l'hôpital et les six magasins est très impressionnant. Depuis 1856, autour des plantations, des «villages de colonisation» ont vu le jour. C'est là que les Mahorais, salariés de ces exploitations agricoles, ont obligation de résider. Ils peuvent y travailler un «jardin de gratte», des cultures de manioc, de bananes et de cannes pour leur propre consommation.



Troupeau de boeufs à l'abreuvoir

(Crédits photo: Archives départementales de Mayotte, Tous droits réservés. ADM 1Fi 147)

Les grands navires peuvent mouiller en face de la plupart des établissements et les chargements sont transbordés dans des chaloupes. Au total, l'industrie sucrière occupe près de 3.000 travailleurs et fabrique, chaque année, environ 4.000 tonneaux de sucre et jusqu'à 200.000 litres de rhum.

Géopolitique et convoitises coloniales

Mais en 1914, les choses ne vont pas si bien à Mayotte. La concurrence est de plus en plus rude avec les cultures de la Grande Comore et surtout de Madagascar où le pouvoir colonial français s'est installé durablement. Economiquement, c'est le début de la descente aux enfers économiques.

Politiquement aussi les choses ont changé. 1914, c'est l'application officielle du rattachement de Mayotte et des trois autres îles de l'archipel des Comores à la Grande Île. Les Comores deviennent une province de la colonie de Madagascar, ce qui signifie moins de budget et quasiment plus de présence militaire.



Mamoudzou au début du 20e siècle

(Crédits photo: archives départementales de Mayotte, Tous droits réservés. ADM 1Fi 76)

Mais la région suscite de nombreuses convoitises de la part des autres puissances coloniales européennes. La guerre va rapidement les exacerber. Mayotte, les Comores, Madagascar et La Réunion occupent en effet une place stratégique particulière, ils sont une vigie sur le trafic maritime qui transite aussi bien par le cap de Bonne-espérance que par le Canal de Suez.

Ces territoires français sont aussi les voisins de l'Afrique australe allemande (l'actuelle Tanzanie continentale) et de nombreux territoires sous pavillon britannique. En 1914, l'immigration en provenance des possessions anglaises (principalement de Maurice) inquiète d'ailleurs les autorités coloniales qui considèrent les Britanniques comme une menace sur la présence française. Le Japon occupe aussi les esprits : en 1913, le croiseur japonais Konga de passage dans la région fait craindre des convoitises nipponnes sur la zone.

Premières hostilités dans le Canal du Mozambique

A partir d'août 1914, après la déclaration de guerre, les positions se radicalisent. Tout est fait par exemple pour éloigner les colons allemands. Un paquebot norvégien est réquisitionné pour expulser

22 Allemands de Nosy Bé. Car, rapidement, les autorités allemandes décident de déployer une flotte de guerre dans la région, en particulier autour de Zanzibar, île alors contrôlée par les Britanniques.



Le boulevard des crabes à Dzaoudzi

(Crédits photo: Archives départementales, Tous droits réservés. ADM1Fi70)

Dans les territoires français, on se met en position de défense. A Madagascar, les autorités craignent un bombardement des ports voire un débarquement. Même chose à La Réunion.

Dans la région, la guerre débute réellement sur le continent africain. Les troupes du protectorat britannique de l'Ouganda lancent un assaut sur les avant-postes allemands situés sur le Lac Victoria. Dans le Canal du Mozambique, c'est le croiseur allemand Koenigsberg qui sème la panique. Aperçu à proximité de Majunga le 30 août 1914, il va être l'enjeu d'une des plus grandes batailles navales de la Première Guerre mondiale. Pris en chasse par des croiseurs britanniques à proximité d'Anjouan, il sera finalement coulé en 1915 au large des côtes du Tanganyika (l'actuelle Tanzanie).

Pour l'instant, nos ancêtres, habitants de la région, sont spectateurs du conflit qui implique les puissances européennes. Ils vont bientôt en devenir les acteurs.

2e épisode : La mobilisation des soldats et le départ pour l'Europe



Transport de l'eau par un garde « indigène » à Mayotte au début du 20e siècle

(Crédits photo: Archives départementales de Mayotte. Tous droits réservés. ADM 1Fi 68)

Les habitants de l'océan Indien français ont été mobilisés dès le début de la Première Guerre mondiale mais en plusieurs étapes. Tout commence à La Réunion. Deux jours après l'ordre de mobilisation générale en Métropole en août 1914, l'île Bourbon mobilise à son tour. La réponse est massive, La Réunion s'apprête à participer franchement à l'effort National.

Très vite, le paquebot Djemnah des Messageries Maritimes est réquisitionné. Il emporte un millier d'hommes en direction de Madagascar, moins d'une semaine après la déclaration de guerre. L'étape de Diego Suarez est obligatoire car à La Réunion, ces hommes n'ont pas eu les moyens de s'habiller, ni de se former. Ils y resteront jusqu'au départ du premier contingent vers la Métropole en mars 1915.

Dans la colonie de Madagascar dont dépendent désormais les quatre îles de l'archipel des Comores, l'ambiance est bien différente et le sentiment patriotique est beaucoup plus diffus. Parmi les colons, Réunionnais et Métropolitains, peu de personnes sont mobilisables. Ils sont en effet peu nombreux, environ 200, à vivre par exemple à Mayotte. Quant à l'engagement des Mahorais et de «troupes indigènes» en général, le ministère de la guerre à Paris est d'abord réticent.

Comment les musulmans vont-ils se comporter ?



L'ancien Sultan des Comores est sollicité pour garantir la fidélité des soldats à la France (Crédits photo: Archives départementales de Mayotte. Tous droits réservés. ADM 1Fi 11)

Les questions budgétaires sont, déjà, sensibles et l'aventure pourrait être un gouffre financier. Mais surtout, les autorités coloniales françaises ne savent pas comment la population musulmane de la Province des Comores va réagir face à un conflit qui oppose la France, non seulement à l'Allemagne mais aussi à la Turquie alors dirigée par le Calife d'Istanbul. Mehmed V, sultan ottoman, est en effet une autorité religieuse dont les prises de positions peuvent influencer l'ensemble du monde musulman.

Depuis Tananarive, décision est prise de faire intervenir l'ancien sultan des Comores Saïd Ali, qui adresse alors une proclamation à la population dans laquelle il invite à la fidélité envers la France «qui n'a jamais cessé de protéger et d'aider les musulmans ainsi que de respecter notre noble religion».

Ensuite, l'idée d'envoyer des Mahorais ou des Comoriens combattre les Allemands en Afrique est écartée. Là encore, les autorités ne savent pas comment ces troupes réagiraient face à des soldats africains, d'autant que des Comoriens, immigrés au Tanganyika (actuelle Tanzanie), ont été incorporés par l'armée allemande.

Recrutement dans les villages

Mais la situation sur le front européen va tout changer. Face aux pertes humaines considérables, la France lance finalement la mobilisation des soldats de l'océan Indien.

Des recrutements sont effectués dans tous les villages de l'archipel : les hommes préalablement sélectionnés par les chefs de villages passent devant les médecins militaires qui doivent choisir les plus valeureux... et les non-malades, ce qui écarte de nombreux prétendants. Plus de 50% des hommes présentent des restes de tuberculose, des problèmes dentaires ou de colonne vertébrale.



Le Grand vapeur Djemnah en rade de Mayotte vue depuis l'actuelle ville de Mamoudzou (Crédits photo: Archives départementales de Mayotte. Tous droits réservés. ADM 1Fi223)

Autre phénomène marquant, la présence de très nombreux Grands-comoriens. A cette époque, les conditions de travail et de vie des «autochtones» sont particulièrement difficiles en Grande Comore. Les hommes espèrent donc se faire recruter pour toucher la prime d'engagement : 500 francs de l'époque, une somme énorme pour eux.

Les paquebots à vapeur réquisitionnés

Des hommes toujours plus nombreux quittent ainsi leur terre natale. Tour à tour, l'ensemble des grands vapeurs des messageries maritimes est réquisitionné. Les engagés de l'archipel des Comores transitent tous par Dzaoudzi, chef-lieu de la Province, en direction de Majunga ou de Diego Suarez. Ensuite, dans une organisation comparable aux taxis de la Marne, de grands navires emmènent les troupes coloniales combattre l'ennemi en Europe.

Au total, à Madagascar et «ses dépendances», ce sont plus de 42.000 hommes qui sont recrutés et 34.000 envoyés en Métropole. L'archipel des Comores assure à lui seul 1.300 recrues dont environ 250 Mahorais.

A La Réunion, 14.423 jeunes gens sont mobilisés, près de 10% de sa population !

A l'arrivée en France métropolitaine, c'est la ville de Marseille que découvrent les troupes, en débarquant sur les quais de la Compagnie des Messageries maritimes avant d'être envoyées vers le camp militaire de Saint-Raphaël pour débiter leur «acclimatation». Ils connaîtront bientôt le front et pour certains d'entre eux, l'enfer.

3e épisode : L'enfer sur le front



7e bataillon de tirailleurs malgaches gardant un dirigeable dans l'Oise (Crédits photo: Charles Commessy/Archives départementales de l'Oise. Tous droits réservés. FRAD60 5Fi641)

En 1915, le sort réservés aux Réunionnais et aux «Malgaches» qui se sont engagés n'est pas le même. Si les soldats réunionnais sont intégrés dans les unités métropolitaines, les «malgaches»,

dont font partie des Comoriens et des Mahorais, constituent des régiments particuliers. Environ 40% d'entre eux sont d'abord utilisés comme ouvriers. Certains vont travailler sur les voies ferrées et les tranchées, d'autres en tant qu'infirmiers des unités combattantes. Mais la majorité est envoyée au front, comme les soldats intégrés dans le 1er bataillon malgache ou le bataillon des tirailleurs somalis qui connaissent de lourdes pertes.

Ces soldats en provenance de l'océan Indien bénéficient au plus haut sommet de l'Etat et de la hiérarchie militaire d'hommes qui connaissent les colonies. Joseph Gallieni, Hubert Lyautey et l'amiral Lucien Lacaze font en sorte que les troupes coloniales ne passent pas les premiers hivers au combat. Ces hommes qui ne sont pas habitués à porter des chaussures ne peuvent rester dans des températures qui descendent à -10° . Durant quelques mois, ils seront ramenés à Bordeaux ou Fréjus. C'est ce que l'on appellera, pendant la seconde Guerre mondiale, le «blanchiment» de l'armée pendant l'hiver.

Des semaines dans une boue glaciale



7e bataillon de tirailleurs malgaches dans l'Oise

(Crédits photo: Charles Commessy/Archives départementales de l'Oise. Tous droits réservés. FRAD60 5Fi648)

Cette attention particulière ne concerne pourtant pas tous les hommes. Sur le front des Alpes Dinariques (en ex-Yougoslavie) des soldats des bataillons coloniaux meurent de froid ou sont amputés de leurs orteils gelés. Sur le front de Salonique (en Grèce) où sont envoyé 30% de ces soldats, le front ne connaît pas de répit.

Mais quand vient l'heure de Verdun, peu importe le climat. En 1917, la guerre est totale, tout le monde doit être au front, dans la boue, le froid, sous les obus et les gaz... C'est l'enfer des tranchées.

La bataille de Verdun est une des pires périodes de la Première Guerre mondiale, elle fera au total plus de 300.000 morts. Les bataillons «malgaches» y sont engagés. Ils participent également à la prise du Fort de Douaumont en octobre 1916 et à la bataille du Mont-de-Choisy en mai 1918.

Les «journaux de marche et d'opérations» retracent jour après jour la vie des régiments : les marches, les attaques, les compagnies qui se terrent. Tout est consigné, souvent méthodiquement, et la grande Histoire se mêle alors aux anecdotes du quotidien, légères ou bien plus difficiles. Mais toujours, entre les lignes, on devine le cauchemar de ces hommes bloqués des semaines entières dans la boue glaciale.

L'angoisse dans l'océan Indien

Dans l'océan Indien, l'angoisse est constante. Les nouvelles en provenance du front sont rares mais à Mayotte, on a installé la TSF (télégraphie sans fil), l'ancêtre des communications radio. C'est

ainsi qu'on apprend, en mai 1917, le torpillage du Yara, un paquebot de la Compagnie des Messageries maritimes, par les Allemands. Le drame fait 6 morts réunionnais. Puis le 14 juillet 1918, date symbolique, c'est au tour du paquebot des Messageries maritimes Djemnah, le premier à avoir été réquisitionné.

Le 5 octobre 1918, on annonce la mort de Roland Garros. A l'issue d'un combat acharné, l'avion du Réunionnais s'écrase dans les Ardennes, à la veille de ses 30 ans.

L'armistice : soulagement et bilan effroyable

Alors, le 11 novembre 1918, quand la nouvelle de la signature de l'armistice arrive, c'est un immense soulagement dans l'océan Indien. À l'annonce de la fin de ce conflit, les Réunionnais laissent éclater leur joie. L'élan patriotique est renforcé, «la patrie a vaincu». Le journal, «le Peuple» réclame déjà «la départementalisation» du territoire. Dans l'archipel des Comores, la ferveur est moindre, on s'inquiète surtout du sort réservé aux hommes qui sont partis. A juste titre.



7e bataillon de tirailleurs malgaches en 1916-1917

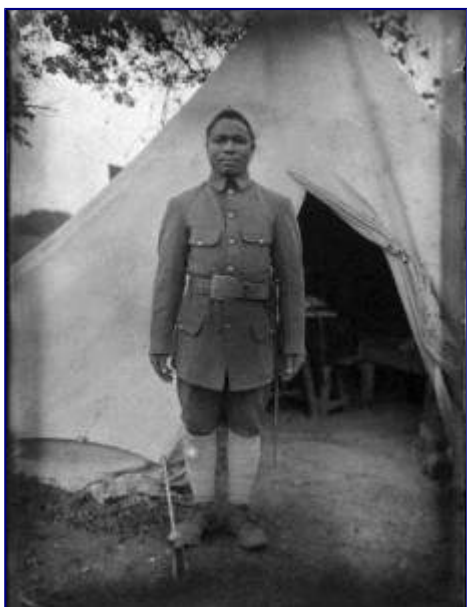
(Crédits photo: Charles Commessy/Archives départementales de l'Oise. Tous droits réservés. FRAD60 5Fi705)

Avec la fin du conflit, c'est l'heure du bilan. Pour les hommes de l'Océan Indien mobilisés et envoyés au front, il est terrible. Sur les 14.423 Réunionnais incorporés, appelés ou engagés volontaires, 1.698 sont morts au champ d'honneur auxquels se rajoutent les disparus et morts par maladie. On estime à 3.000, le nombre de Réunionnais qui ne sont jamais rentrés.

Dans la colonie de Madagascar et dépendances, ce sont entre 2.400 et 3.000 hommes sur les 34.000 envoyés au front qui ont laissé leur vie. Dans la «Province des Comores», on sait qu'au moins une quinzaine de Mahorais et une centaine de Comoriens sont morts pour la patrie. Les colonies françaises de l'océan Indien ont donc perdu près de 6.000 hommes dans ce conflit pourtant si lointain.

Les hommes vont bientôt rentrer. Ils ne le savent pas encore mais leur retour va être synonyme d'un nouvel enfer.

4e épisode : La fin du conflit et le retour, un nouvel enfer



Un soldat du 7e bataillon malgache en 1916

(Crédits photo: Charles Commessy/ Archives départementales de l'Oise. Tous droits réservés. 5FI_0708)

La joie immense ressentie dans l'océan Indien à l'annonce de la fin de la guerre ne soulage pas le quotidien. La Métropole intégralement focalisée sur la guerre peut difficilement ravitailler ses colonies. A La Réunion par exemple, les pénuries sont nombreuses.

On attend à présent le retour des soldats, il va être long, suivant le rythme des bateaux. Dans quelles conditions se passe ce retour ? Mystère. La tradition orale veut que sur les paquebots, l'ambiance soit tendue. Les bagarres seraient fréquentes entre ces hommes rendus brutaux par le conflit. Tour à tour ouvriers ou soldats, ils ont été profondément changés par leur expérience. Ces récits ne trouvent pourtant aucun écho dans les archives. Il n'existe pas de rapport de justice relatant de telles violences.

Une chose est sûre, la réacclimatation à la terre natale est difficile. Pour les musulmans, qui sont partis depuis plus de deux ans, l'éloignement des coutumes de l'islam et la brutalité imposée par le conflit, fait craindre aux autorités coloniales qu'ils ne véhiculent une image désastreuse de la civilisation occidentale.

La réalité coloniale

C'est surtout le retour à la réalité coloniale qui pose problème, particulièrement à Madagascar et dans les îles de l'archipel des Comores. Souvent, dans l'enfer du front ou sur les travaux qui leur étaient assignés, les «indigènes» ont fraternisé avec les «Européens». Ensemble dans l'épouvante de la guerre, véritables «frères d'armes», ils ont partagé des moments de vie et de désespoir, ils se sont découvert une proximité inédite.

Et le retour aux relations hiérarchiques, en particuliers dans les exploitations agricoles, entre les colons propriétaires et les locaux souvent confinés aux travaux les plus simples, est parfois très mal vécu. Une incompréhension, presque une incongruité, qui fait souvent prendre conscience de «l'anormalité» de la réalité coloniale à l'aube des années 1920.

Une nouvelle crise majeure



Mamoudzou au début du 20e siècle

(Crédits photo: Archives départementales de Mayotte. Tous droits réservés. ADM 1Fi 76)

Comme si l'ampleur du conflit et des crises économiques et sociales ne suffisaient pas, l'océan Indien s'apprête à subir, de plein fouet, une nouvelle crise majeure. Le fléau est parti des États-Unis en 1918. Il a déjà ravagé le monde entier ou presque, il va frapper notre région. La grippe espagnole s'apprête à provoquer une hécatombe inédite.

De retour d'Europe, les soldats qui rentrent, dans un premier temps au compte-goutte, ramènent avec eux le virus. A Madagascar, l'impact va être terrifiant : plusieurs dizaines de milliers de personnes vont succomber, en particulier sur les Hautes-Terres. Une multitude de villages va perdre l'intégralité de ses habitants. En Avril 1919, La Réunion est foudroyée à son tour.

Peut-être 20.000 morts à La Réunion

Tout commence en mars 1919. La Réunion attend l'arrivée d'un cargo, le Madona, qui ramène 1.603 permissionnaires. Mais la bonne nouvelle va se transformer en cauchemar. Dès le 3 avril, les cas de grippe aggravée se multiplient. Le 12 avril, la grippe espagnole a déjà fait au moins 20 morts, le 16 avril, on en compte 62. La semaine de Pâques 1919 sera terrible : on compte près de mille morts à Saint-Denis.

La vie s'arrête. Plus de police, plus de services officiels, plus de médecins. Tous, ou presque, sont malades. Fin avril, l'épidémie commence enfin à régresser mais La Réunion est abasourdie. On ne connaîtra jamais le bilan complet de ces six semaines d'épidémie, faute de personnes capables de compter les morts. Les estimations sont terrifiantes : entre 7.000 et 20.000 personnes ont perdu la vie en un mois et demi. C'est l'autre désastre de la Première Guerre mondiale.

Un surplus d'hommes à Mayotte



Les bateaux des messageries maritimes qui transportent les soldats entre l'océan Indien et Marseille. (Crédits photo: CCI Marseille)

Mayotte semble avoir échappé au désastre. On ne trouve nulle trace d'une telle épidémie. En 1919 pourtant, des condamnés politiques malgaches ont été «déplacés» par les autorités coloniales à Mayotte et parmi eux se trouvent des médecins. Ces hommes font consciencieusement leur travail, réalisant même des visites dans les villages reculés de Grande-Terre. Chez nous, on craint plus les épidémies de peste et de choléra, les ravages du paludisme voire la variole. Les rares exemplaires de leurs rapports qui sont parvenus jusqu'à nous ne mentionne pas de vague de décès particulière.

Chez nous aussi, pourtant, le retour des soldats prend un tour particulier. Dans notre île, malgré les morts, il revient plus d'hommes qu'il n'en est parti. Rentrant de Marseille via Madagascar, tous les

soldats de l'archipel des Comores doivent transiter par Mayotte. Et certains Grands-Comoriens vont choisir de s'arrêter chez nous et de s'y installer.

Depuis 1914 et le départ de leur terre natale, ils ont compris que les conditions de vie et de travail sont plus dures en Grande Comore qu'à Mayotte où la législation n'est pas la même. En s'établissant dans l'île au lagon, ils espèrent trouver un quotidien plus facile.

Dernier épisode : La mémoire



L'imposant monument aux morts de Tananarive

(Crédits photo: Archives départementales de Mayotte/N. Iline. Tous droits réservés)

La mémoire, c'est l'ultime bataille héritée de la Première Guerre mondiale. Dans notre région, dès 1919, les monuments aux morts se multiplient sur l'île de La Réunion. A l'image des communes métropolitaines qui rendent hommage à leur très nombreux morts, Saint-Denis, Saint-Pierre, Saint-Louis ou encore Sainte-Suzanne érigent ces stèles monumentales, permettant aux forces militaires et à la population de se recueillir sur un lieu de mémoire. Mais cette situation est une exception dans la région.

Comme la plupart des troupes coloniales françaises, les soldats de l'océan Indien n'ont pas tous reçu la reconnaissance qu'ils méritaient. Aujourd'hui, il est bien difficile de retrouver l'identité des soldats malgaches, comoriens et mahorais et leur village d'origine.

Le travail de recherche effectué par des historiens ou par les archives départementales de Mayotte n'a permis d'identifier que très peu de Mahorais morts pour la France. On connaît par exemple un dénommé Moussa Mourabas, originaire de Mtsapéré, tombé en Métropole. Mais les chercheurs sont loin de pouvoir mettre des noms sur les 1.300 hommes de l'archipel des Comores partis au front et la centaine d'entre eux disparus en Europe.

Un monument à Tananarive

Cette mémoire défaillante se reflète dans les monuments. La province des Comores figure sur l'impressionnant monument aux morts achevé au Lac d'Anosy à Tananarive en 1936, 18 ans après la fin du conflit. Mais aucun nom n'est inscrit, rien qui n'indique nominativement ceux qui ont laissé leur vie dans la Grande guerre. Sur le vaste monument malgache, on ne trouve en effet qu'une seule mention «Les Comores».



Carte postale ancienne. « Guerre de 1914: nos chasseurs d'Afrique »

L'explication est peut-être à trouver du côté de la culture et de la religion. Traditionnellement en effet, sur les sépultures musulmanes ne figurent aucun nom. Le souvenir s'éteint ainsi doucement lorsque disparaissent à leur tour ceux qui les ont connus.

Mayotte a oublié

Des monuments plus récents ont été érigés en Métropole rendant hommage aux troupes coloniales dont le rôle fut essentiel dans la victoire des Alliés. C'est le cas par exemple à Fréjus (mémorial de l'Armée noire) ou encore à Douaumont (monument à la mémoire des soldats musulmans morts à Verdun).

En 1952, le centenaire de la médaille militaire est aussi dignement fêté aux Comores où le bataillon somali n'a pas été oublié.

A Mayotte, Place de France à Dzaoudzi, il a fallu attendre les années 1930 pour qu'un monument aux morts soit érigé, un hommage «à tous les morts». Longtemps, la population est venue en masse, en particulier le 11 novembre participer aux célébrations. On prenait la barge et on marchait, parfois de très loin, vêtu d'une belle tenue. Et puis, cette habitude s'est perdue.

Pour nos arrières-grands pères



Cérémonie du 11 Novembre 2013 à Dzaoudzi. L'hommage du préfet et du président du Conseil général.

Aujourd'hui, ce sont les autorités politiques et institutionnelles qui forment l'essentiel des participants à ces cérémonies, comme le [11 novembre dernier](#). Il est en effet pas aisé de mobiliser pour venir se recueillir devant ces stèles. En 2014, il est si difficile d'imaginer ces jeunes hommes tombés, si loin en Europe, il y a si longtemps. Ce sont pourtant nos aïeux qui après avoir connu l'enfer, n'ont jamais pu trouver le réconfort d'un retour chez eux.

100 ans après le début du conflit, les cérémonies du souvenir vont se multiplier tout au long des mois et des années à venir. Dans notre département, peu de personnes connaissent et s'intéressent à l'Histoire. Mais à Mayotte comme ailleurs, nous devons tous participer à ce travail de mémoire, un souvenir simple que l'on doit à nos arrières-grands parents.

RR

Le Journal de Mayotte

avec les Archives départementales de Mayotte

Le Dossier «Mayotte et sa région dans la Grande Guerre» édité par le service éducatif des Archives départementales sous la responsabilité du conseil général de Mayotte est toujours proposé à la vente.

Les documents photographiques ont été gracieusement mis à disposition par les Archives départementales de Mayotte (Tous droits réservés).

Le JDM remercie également l'historienne Isabelle Denis pour ses précieuses connaissances.